

**Conférence donnée par Vincent Presumey pour l'université populaire d'Evreux le 22 avril 2016
La révolution allemande (1918-1923).**

Source audio : <http://www.ekouter.net/la-revolution-allemande-1918-1923-avec-vincent-presumey-a-l-universite-populaire-d-evreux-2511#>

Si on entreprend de comparer l'Allemagne en 1914 avec l'Allemagne d'aujourd'hui, bien entendu il y a des ressemblances, des différences, quelques ressemblances majeures. C'est déjà le cœur économique du continent européen en 1914. Ce qui est un des éléments de la terrible guerre qui éclate en 1914 d'ailleurs. Je serais tenté de dire qu'il y a une autre ressemblance. Mais ça peut être faire beaucoup plus discussion, c'est que pas plus qu'aujourd'hui qu'à l'époque, l'Allemagne n'a réussi à se constituer en république démocratique unifiée. Ce qui était pourtant le but des révolutionnaires allemands et notamment le socle fondateur de la social-démocratie allemande en 1848 et puis à nouveau par la suite.

Alors bien entendu ce n'est pas le même régime aujourd'hui, c'est la république fédérale allemande, résultat d'une constitution octroyée, d'une loi fondamentale par en haut en 1948 sur la base de la destruction d'une grande partie de l'appareil d'État allemand plus ancien. Cet appareil d'État allemand plus ancien en 1914 c'est le second Reich qui est vertébré par le royaume de Prusse. C'est cela qui a disparu. Pour la vieille social-démocratie, l'objectif révolutionnaire, en tout cas celui auquel son aile révolutionnaire qui était en même temps son aile républicaine, celle de Rosa Luxembourg qui voulait la destruction de cette armature impériale du second Reich. On pourrait dire aussi, c'est important de le dire, même si je n'ai pas le temps de le développer, que c'est le cœur de la culture européenne, la Kultur qu'on pourrait rapprocher de la Paideia grecque.

Evidemment l'Allemagne d'aujourd'hui par rapport à celle dont je vais vous parler, s'est prise des raclées formidables qui ont pour nom Hitler et aussi quand même pas mal Staline. Je vais en somme vous parler de l'Allemagne, de la nation allemande avant qu'elle se prenne tout ça, qu'elle se prenne ce choc, cette persécution effroyable. Quand on en veut à l'Allemagne d'aujourd'hui, il ne faut jamais oublier que c'est un pays qui a subi ça. Ce que l'Allemagne en 1914 a de plus original par rapport à l'Allemagne d'aujourd'hui c'est que le cœur de ce qui était à l'époque le mouvement révolutionnaire marxiste se trouve en Allemagne. En ce temps-là, l'expression social-démocratie, était synonyme de révolutionnaire marxiste : ce qui prouve évidemment à quel point les temps ont changé à la suite justement de ce qui s'est passé dans cet intervalle dont je vous parle et qui est la tragédie du XXe siècle. Ce mouvement révolutionnaire marxiste allemand c'était le parti social-démocrate allemand, le SPD, formé depuis les années 1860, qui avait en quelque sorte vaincu Bismarck. Ce dernier avait voulu écraser la social-démocratie, il n'y était pas arrivé. Mais qui, le 4 août 1914 avait avec tous ses députés, au nom de la discipline de parti, voté pour la guerre, pour les crédits de guerre. Les autres, les socialistes français anglais etc... la plupart des autres aussi. Mais beaucoup s'attendaient à ce que le SPD ne fasse pas un exemple célèbre. Lénine avait d'abord pensé que le document du journal de la social-démocratie, annonçant qu'ils ont voté pour la guerre, était un faux fabriqué par l'état-major allemand. Il a bien fallu qu'il se fasse à la réalité qu'ils avaient voté pour la guerre.

Donc ça c'est la préface de ce dont je vais vous parler : de 1914 à 1918 c'est la Grande guerre. En Allemagne on voit monter peu à peu une résistance à la guerre qui sort des couches profondes de la social-démocratie. Je vais rapidement vous énumérer les composantes de cette résistance : la plus importante à mon avis est la plus mal connue, c'est celle du réseau de ceux qui vont bientôt s'appeler les délégués révolutionnaires berlinois. Il s'agit de responsables syndicaux à partir du syndicat des tourneurs en métaux dirigés par Richard Müller, qui dès le 3 août 1914 décident sans aucun document de constituer un réseau clandestin pour doubler les responsables syndicaux qui sont pour la guerre et l'union sacrée, lorsque ceux-ci sont en place, et avec des gens déjà en place dans certains cas. Ce réseau c'est celui des industries métallurgiques de Berlin qui produisent les armes. C'est ce qui va être en fait le fil conducteur, parce que ces hommes-là on va les trouver jusqu'en 1923, avec des avatars, avec des ruptures, mais dans l'ensemble ça va être eux qui vont être à l'origine du conseil ouvrier du Grand Berlin, lequel va ressusciter sous différentes appellations, en 1920 et encore en 1923 sous l'appellation de conseil central des conseils d'usine du Grand Berlin.

Ce n'est pas un courant politique, c'est le cœur de la vieille social-démocratie, d'ailleurs les hommes qui le composent se désignent du nom d'hommes de confiance, qui est le vieux terme dans la social-démocratie, du temps où elle était clandestine face à Bismarck. Il y a ceux beaucoup plus connus qu'on appelle les spartakistes du nom des tracts intitulés « *lettres de Spartacus* » qui paraissent à partir de 1916, mais qui se sont organisés dans une double clandestinité à la fois par rapport à l'appareil d'État et par rapport à l'appareil du parti social-démocrate, d'abord autour de Rosa Luxembourg qui était la figure internationale de la gauche sociale-démocrate européenne, polonaise, juive, allemande, une femme qui plus est un peu handicapée. C'est le personnage central d'où part cette histoire avec celui qui lui sera associé, Karl Liebknecht, fils d'un fondateur du parti. Il n'y a pas plus allemand. Il est arrière arrière petit neveu de Martin Luther. Karl Liebknecht à partir de décembre 1914 a tout de suite décidé seul en décembre 1914 de violer la discipline de parti, d'autres vont le rejoindre petit à petit par la suite en votant contre les crédits de guerre. Donc ça, c'est ce qu'on a appelé le courant spartakiste, qu'il est anachronique d'appeler tout de suite courant communiste allemand. Une résistance à la guerre monte dans la social-démocratie. Janvier 1917, c'est-à-dire juste avant que n'éclate la révolution en Russie, il va y avoir une scission voulue par ses dirigeants, à titre préventif, qui décident de virer tout ceux qui contestent plus ou moins. Ceux qui sont exclus malgré eux sont amenés à créer un nouveau parti qui s'appelle l'USPD, le parti social-démocrate indépendant, qui se vit comme une république de la vieille social-démocratie. C'est vrai, y compris au plan humain, parce que dans le SPD il n'y a pas que les gens dont je viens de vous parler : il y a Karl Kautsky le grand théoricien de la vieille social-démocratie et Édouard Bernstein qui était le théoricien des révisionnistes, pour qui il fallait dépasser la lutte des classes. Donc les droites mais les droites qui finissaient par ne plus adhérer à la guerre et l'union sacrée. C'était une tentative de refaire la vieille maison par des gens qui ne l'avaient pas souhaité, qui se faisaient exclure de la vieille social-démocratie. Enfin pour compléter le tableau, tout à fait à l'extrême gauche des courants dont je viens de vous parler, on a ce qu'on appelle les radicaux de gauche, les links radical, ce n'est pas le PRG évidemment ce sont les ultra gauche, le terme serait plus juste, dont certains sont en contact avec les bolcheviks russes mais qui sont surtout en contact avec les théoriciens marxistes hollandais, Anton Pannekoek, Hermann Görter, et qui vont être beaucoup plus à gauche que les bolcheviques dans la suite de cette histoire.

J'ai fait ce tableau rapidement, c'est mon premier point en somme. Je voudrais insister sur ce premier point sur un aspect important, c'est que cette géographie politique du mouvement révolutionnaire allemand, qui va être brassé, qui va être acteur et victime des événements qui vont suivre, cette géographie politique remonte à janvier 1917, c'est-à-dire qu'elle est antérieure à la révolution russe. Vous avez un déroulement, un processus propre qui est distinct : bien sûr le poids de la révolution russe va se greffer là-dessus, mais il y a déjà toute une histoire autonome qui est en cours et bien sûr il faudrait rappeler que la révolution russe elle-même, que Lénine lui-même est à l'école des allemands, jusqu'au moment où il a pris le pouvoir. Alors à partir de là se modifient évidemment les relations, mais au point de départ dans la hiérarchie de la formation de ces courants politiques, c'est le mouvement révolutionnaire allemand qui est numéro un et le mouvement révolutionnaire russe qui est numéro deux. Alors, tout au long de ces années 14-18 on a une série toujours plus forte à chaque fois de mouvements, de ras-le-bol d'ouvriers, de mères de soldats ou de chômeurs qui éclatent à tel ou tel moment, ça démarre timidement au printemps 1915.

Cela devient beaucoup plus fort à l'été 1916, lorsque les métallos de Berlin avec leurs délégués révolutionnaires clandestins tentent leur première grève générale réussie dans la métallurgie berlinoise pour protester contre l'arrestation de Karl Liebknecht. Cela va se reproduire au printemps 1917 : il va y avoir une mutinerie de soldats qui est écrasée. L'instigateur de la mutinerie, Max Reichpietsch est décapité à la fin de l'année 1917. Il va y avoir, au moment où se négocie le traité de Brest-Litovsk entre la Russie bolchevique et le deuxième Reich, des grèves puissantes, ainsi d'ailleurs qu'à Vienne et à Budapest, qui elles non plus ne vont pas déboucher. Mais déjà on voit à Berlin à peu près 500 000 ouvriers organisés par le réseau clandestin des délégués syndicaux et qui élit ses délégués. Donc il y a un mouvement qui manque, mais qui est contenu, qui est sous le couvercle, qui est sous l'étouffoir et qui cherche à crever cet étouffoir. Il faut bien dire que l'étouffoir a été aggravé par le traité de Brest Litovsk, qui est vécu comme une tragédie par les révolutionnaires allemands parce qu'ils s'étaient réjouis de la révolution russe. Voilà que contrainte et forcée, la révolution russe doit signer un traité de paix avec ceux qui sont au pouvoir chez eux et qui en sortent dans un premier temps renforcés.

C'était donc là le préambule : la deuxième étape, c'est celle que grosso modo j'avais développé quand j'étais venu il y a un an. Donc je vais faire beaucoup plus vite sur cette deuxième étape, bien que, en richesse événementielle absolument monstrueuse, mais en même temps c'est la mieux connue ou disons là la moins mal connue, c'est ce que l'on appelle la révolution de novembre 1918 et ses suites immédiates en Allemagne. Ce qui est relativement connu, ce que l'on sait en général, c'est qu'il y a une révolution en Allemagne qui renverse le 2^{ème} Reich, la république est proclamée. Ce sont les spartakistes, Karl Liebknecht, Rosa Luxembourg qui ont allumé la mèche ; ensuite ils se retrouvent un peu tout seuls, ils se font massacrer. Voilà en gros le résumé un peu rapide de ces événements.

Je vais reprendre ça en le développant un peu plus, surtout ce sur quoi je voudrais insister tout de suite, c'est que dans ma perspective ça ne fait pas la fin de l'histoire, c'est le début. Généralement ce qui est connu c'est cela, et après ça s'arrête. La normalité revient, l'Allemagne est un pays occidental : les spartakistes étaient peut-être gentils, c'étaient de doux rêveurs, après c'est fini. Ce n'est pas fini du tout :

c'est loin d'être une démocratie apaisée, vu le nombre de morts qu'il va y avoir. Cette révolution qui n'était pas arrivée à renverser le couvercle lors des poussées précédentes, elle va finalement arriver sous l'effet de la défaite militaire, qui est bel et bien là. Ce sont les généraux allemands, Hindenburg, Ludendorff, qui estiment qu'il faut organiser une transition politique, consistant à faire un gouvernement d'union nationale, où on fait rentrer la social-démocratie, les sociaux-chrétiens, gouvernement qui va tendre la main au président Wilson des États-Unis, afin d'arriver à négocier avec les pays de l'entente, avant que tout s'effondre. Dans ce gouvernement, les sociaux-démocrates obtiennent du chef du gouvernement, le prince Max de Bade, que Karl Liebknecht soit libéré, parce que, si on ne le libère pas, ce sont les ouvriers de Berlin qui vont le libérer en le portant en triomphe. Il faut quand même éviter cela. Une libération préventive, par contre ils gardent Rosa Luxemburg qui n'est pas à Berlin, mais à Breslau, et elle reste en prison jusqu'au 10 novembre. Il y a toute une période où Liebknecht est là avec les délégués révolutionnaires berlinois mais où Rosa Luxemburg n'est pas encore là. Ce que Liebknecht et les délégués révolutionnaires berlinois préparent, c'est très clairement une insurrection pour à la fois mettre fin à la guerre et instaurer une république allemande, qui serait une république démocratique et socialiste. A la différence de février 1917 en Russie, il y a eu des préparatifs insurrectionnels, entre Liebknecht et les délégués révolutionnaires. Ils se sont plus ou moins pris les pieds dans le tapis dans leurs propres préparatifs, cela aboutit au fait que le 3 novembre 1918 se tient une réunion des délégués révolutionnaires : les propositions de Liebknecht consistaient à appeler à la grève générale à partir du lendemain et à appeler les gens à refuser les ordres de mobilisation pour être incorporés à l'armée. Donc c'est une grève générale, de fait insurrectionnelle. La position de Liebknecht est repoussée alors que d'autres délégués révolutionnaires influencés par le député social-démocrate de gauche USPD Georges Ledebourg, qui avait fait venir un officier et avait des contacts dans l'armée, eux envisageaient une insurrection immédiate. Les dirigeants de l'USPD, étaient les plus modérés autour de l'avocat Hugo Haase. Ils disaient l'insurrection, c'est pour le 11 novembre, on est le 3 novembre, comme ça chauffait c'était presque les calendes grecques à la date du 3 novembre de dire c'est pour le 11 novembre. Donc en fait ils ont bricolé entre différentes options. Du coup, l'insurrection allait éclater mais spontanément par la force des choses. Ce sont les marins de Kiel, auxquels l'état-major a voulu imposer une ultime sortie, une espèce de barouds d'honneur, qui se sont mutinés et donc une fois mutinés, ils n'avaient plus le choix : c'est la mort ou appeler tout le monde à les rejoindre. Donc ils ont débarqué dans les ports de la Baltique, ils ont appelé tout le monde à les rejoindre. Il y a eu des trains de soldats pénétrant dans le pays, appelant à l'insurrection et des conseils ouvriers, des Räte, qui ont commencé à se former dans le nord de l'Allemagne. Ils ont gagné tout le pays. A ce moment-là, l'espèce d'état-major qui était autour de Liebknecht à Berlin est passé à l'action de manière très improvisée et a organisé une manifestation centrale insurrectionnelle pour en découdre le 9 novembre 1918. On a un à deux millions de manifestants à Berlin qui se divisent en trois colonnes : l'une conduite par Liebknecht qui va prendre d'assaut le Reichstag, le palais impérial, le siège du gouvernement. C'est là que Liebknecht proclame – elle n'existera pas mais il aura posé l'acte - la république socialiste allemande. Une autre manifestation armée sous la conduite d' Emil Eichhorn

, un ancien permanent social-démocrate prend d'assaut la préfecture, entreprend de désarmer la police et d'organiser l'armement des ouvriers de Berlin. Une troisième, sous la conduite du député USPD Adolf Hoffmann, se rend à l'hôtel de ville. C'est donc le 9 novembre 1918 que le deuxième Reich tombe. Franchement, si les commémorations étaient conformes à la réalité humaine des choses et bien c'est le 9 novembre qu'on pourrait commémorer la fin de la Grande guerre. Le 11 novembre c'est la paix officielle, ce n'est pas la démobilisation d'ailleurs, mais il est clair le 9 novembre que la guerre est finie parce que le

deuxième Reich est renversé. Le conseil d'ouvriers du grand Berlin se réunit le soir même carrément dans les locaux du Reichstag.

C'est le premier épisode. Mais il va tout de suite se combiner avec un deuxième. C'est le grand retour de la vieille social-démocratie à travers un homme très énergique, très courageux incontestablement, mais qui là pour le coup est le sauveur de l'Etat. Otto Wells dirige toutes les forces de la vieille social-démocratie, ceux qui ont exclu les spartakistes et l'USPD, dirigeant toutes les forces sur les casernes, les garnisons de Berlin qui ne se sont pas encore mutinés. Ils vont expliquer aux soldats : il est temps pour eux de rejoindre la révolution, en la rejoignant ils vont éviter le bain de sang, de cette façon la révolution deviendra raisonnable et ne sera pas conduite par cet excité de Karl Liebknecht. Car, disent-ils, il veut punir ceux qui comme eux ne se sont pas encore mutinés. L'opération politique est remarquable : les soldats donc sont sous la conduite de la social-démocratie qui a perdu le contrôle des ouvriers mais elle prend celui des soldats des garnisons de Berlin, les soldats se mettent à leur tour à élire leurs délégués. La réunion qui avait été appelée le 9 au soir pour constituer le gouvernement de la république socialiste allemande, elle a lieu en fait le 10 au soir, au cirque Busch, le plus grand lieu sans doute de réunion de Berlin. C'est une réunion de délégués ouvriers et soldats en armes, ce qui était un peu intimidant, sous la conduite de la social-démocratie. Elle va imposer sa formule politique consistant en fait à proclamer la république, à maintenir l'ancien appareil d'Etat, à former un gouvernement SPD- USPD. Il porte le nom de conseil des commissaires du peuple ce qui fait très révolutionnaire, puisque c'est le même nom qu'en Russie, mais en maintenant le personnel et même les anciens ministres d'ailleurs sont maintenus sous l'autorité des commissaires du peuple.

C'est à ce moment-là que Rosa Luxembour arrive dans la soirée, libérée de la prison de Breslau. Elle constate cette espèce de court-circuitage qui vient d'avoir lieu. L'essentiel des événements terribles des mois qui suivent est contenu dans cette espèce de malentendu, de tromperie, du cirque Busch. L'appareil d'Etat, l'armée, le corps des officiers sont préservés et ils annoncent tout de suite la théorie selon laquelle ils n'ont pas été vaincus mais ils ont été trahis par l'insurrection qui est à l'origine de la défaite de l'Allemagne. Ce qu'il va ressortir de tout ça, c'est une Allemagne certes assez transformée mais où il n'y a pas eu la révolution démocratique socialiste de Luxembourg-Liebknecht, appelée de leurs vœux.

Dans les semaines qui suivent va être convoqué et réuni un congrès des conseils allemands, qui est en fait entièrement dominé par l'appareil social-démocrate, où il y a plus de permanents que d'ouvriers. Ce congrès de la mi-décembre est entouré de manifestations spartakistes qui protestent. Les délégués décident que les élections à une assemblée constituante doivent avoir lieu mi-janvier et que les conseils ouvriers ont un pouvoir provisoire, ils devront ensuite transmettre tout le pouvoir à ladite assemblée constituante. Ceci dit, il ne faudrait pas en tirer pour conclusion que Rosa Luxembour par exemple était hostile au fait même d'élire une assemblée constituante. Comme les Français en 1848, elle aurait aimé que cela prenne un peu plus de temps, mais derrière cet affrontement sur la date des élections qui est perdue par les spartakistes, il y a, à mon avis, un affrontement plus important qui a pour enjeu direct la force dans l'Etat, ce sont les affrontements sur le statut du corps des officiers. Ce dernier n'était pas encore gagné par la Sainte alliance des généraux et des dirigeants du SPD. La semaine précédente, au congrès des conseils de mi-décembre, sont adoptés les sept points de la garnison de Hambourg contre les décorations, contre les brimades etc. et surtout pour l'élection des officiers par les soldats dans l'armée. Donc la

question de la destruction ou du maintien du corps des officiers, est une question décisive : ce corps est le cœur de l'État, et dans le deuxième Reich il constitue l'émanation directe de la vieille Prusse, de la classe des Junkers. Cette question est au centre et verra une montée des tensions, dans les 15 jours, trois semaines qui suivent ce congrès des conseils ouvriers allemands. Il y a des phénomènes politiques importants pendant ces semaines très agitées, c'est la polarisation entre forces armées à Berlin - les garnisons qui sont à Berlin basculent de plus en plus vers la gauche - avec un rôle important joué par Émil Eichhorn. C'est celui qu'a pris la préfecture de police le 9 novembre et qui s'est autoproclamé préfet de police, d'où il organise l'armement de milices ouvrières. Contre eux arrivent des anciens combattants tout jeunes, venant des pays baltes, qui forment les groupes de corps francs, avec une idéologie ultranationaliste et qui veulent en découdre avec ceux qu'ils considèrent comme les responsables de la faillite de la nation allemande. L'autre phénomène politique de ces dernières semaines de 1918 est la proclamation du Parti communiste allemand par les spartakistes, rejoints par ce qu'on appelait Linksradicale et sous la pression des Russes dont l'émissaire vient d'arriver : il faut dire un mot de Karl Radek.

Il faut que je fasse une parenthèse sur deux personnages clés car le facteur individuel est important aussi. Parmi les hommes qui jouaient un rôle de contact entre Rosa Luxembour, Karl Liebknecht et puis les Russes, il y a deux personnages clés ce sont Paul Lévy et Karl Radek. Paul Lévy a vécu en Suisse où il a été ami de Lénine avant 1917. Il a eu une liaison avec Rosa Luxembour entre 1913 et 1914. Karl Radek, par contre, Rosa Luxembour le détestait cordialement, on n'a jamais su pourquoi. On pense que c'est à cause de son comportement avec les femmes. Il se trouve lui en Russie en 1918 et c'est lui l'émissaire des bolcheviks qui vient trouver Rosa Luxembour en disant : il faut créer un parti communiste allemand. Il faut que ce parti communiste allemand puisse avec nous les Russes proclamer au plus vite la troisième internationale communiste, sinon on est foutu. Rosa Luxembour était beaucoup moins pressée, en revanche les jeunes adhérents du mouvement spartakiste, poussent à la roue. Il y a là un phénomène social : Ce sont de jeunes ouvriers, démobilisés, chômeurs qui veulent en découdre et qui veulent faire la révolution dans la rue tout de suite, dont Karl Liebknecht est le héros. Ce premier congrès, il est mené par Rosa Luxembour face à une base qu'elle juge complètement ultra gauchiste et déchaînée, mais en même temps qu'elle traite de façon quasi maternelle, parce qu'elle considère que c'est l'avenir d'un futur parti révolutionnaire allemand, un parti communiste spartakiste, KPDS, proclamé le 1er janvier 1919. Immédiatement, dans les jours qui suivent, l'affrontement que l'on craignait se déclenche à Berlin autour de la division marine du peuple, qui est une de ces divisions de soldats qui sont passés à la révolution, et des corps francs. Il y a là un dérapage incontrôlé en fait d'une partie des délégués révolutionnaires, du député USPD Georges Ledebour, de Karl Liebknecht, qui, voyant l'ampleur du mouvement de défense de la division de la marine du peuple, se disent c'est le moment. Ils appellent à grève générale et manifestations pour renverser le gouvernement en place et établir un gouvernement Liebknecht-Ledebour. Au même moment les commissaires du peuple USPD quittent le gouvernement donc en raison d'une espèce d'embarde vers la gauche qui s'est produite mais dans laquelle la ville de Berlin, un peu comme la commune de Paris en France en 1871, est quand même très en avance par rapport à ce qui se passe dans l'ensemble du pays. Les corps francs, sous l'égide du ministre social-démocrate Gustav Noske vont méticuleusement organiser une répression sélective contre les spartakistes à Berlin, avec en point d'orgue le double assassinat de Rosa Luxembour et Karl Liebknecht, piétinés à coups de bottes par les corps francs le 15 janvier 1919. Suivront des dizaines d'autres avec eux, c'est une grande partie de la vieille génération révolutionnaire marxiste allemande qui est massacrée à titre préventif, à ce moment-là et dans les semaines qui vont suivre. Le jeune parti communiste allemand est tout de suite complètement désorganisé dans cette situation, alors que les élections à l'assemblée constituante ont lieu à ce moment

le 19 janvier dans cette ambiance. C'est malgré tout les élections auxquelles répond une importante participation populaire : les femmes votent pour la première fois, il y a 83 % de votants.

La révolution a commencé à refluer : les différents partis bourgeois, autres que la social-démocratie et tout ce qui est sur sa gauche, font 54 % des voix. La social-démocratie est donc déçue, tout en faisant son meilleur score historique de 39 %. Les communistes spartakistes ont boycotté contre l'avis de Rosa Luxemburg et l'USPD fait 7 %. Si on y regarde de plus près, on s'aperçoit que l'USPD fait son score dans le cœur des bastions ouvriers, là où historiquement la social-démocratie allemande s'est construite. Et d'autre part la social-démocratie, elle concentre des voix qui sont des voix de droite ou des voix paysannes, par exemple en faisant la majorité absolue en Bavière. On observe toute une série de glissements. Dans les semaines qui suivent on a une agitation phénoménale, on a une série de mouvements insurrectionnels de Brême en passant par la Rhur, l'Allemagne centrale, de nouveau Berlin. On voit une scène de l'histoire du XXe siècle se reproduire, que ce soit à Budapest ou Santiago-du-Chili, c'est-à-dire les chars réprimant des manifestations de rue. La semaine sanglante de Berlin c'est 3000 morts début mars 1918, puis les affrontements repartent dans la Rhur, à nouveau l'Allemagne centrale et pour finir l'apothéose, la commune de Munich. Un gouvernement révolutionnaire bavarois qui passe par trois stades d'ailleurs, celui de Kurt Eisner, poète, social-démocrate de l'aile droite mais pacifiste, assassiné par un militant d'une société ésotérique pré-nazie. Le pouvoir passe dans la main de Ernst Toller, une équipe d'anarchistes et d'artistes expressionnistes, et pour finir dans la main d'une équipe de spartakistes, qui étaient venus dans l'idée de calmer le jeu. Pris par l'ambiance de Munich, ils prennent le pouvoir à leur tour pour terminer et massacrer. Tout ça occupe le premier semestre de l'année 1919 en Allemagne, qui a fait donc des dizaines de milliers de morts. On voit une jeune génération, de jeunes anciens combattants spartakistes affronter les corps francs, l'armée, la police pendant des semaines et des semaines. D'une certaine façon c'est la signature du traité de Versailles qui clôt cette première phase, ouvrant d'ailleurs une crise dans la social-démocratie elle-même, parce que certains étaient pour la signature tandis que d'autres étaient contre.

Quel est l'état des forces dans la deuxième partie de l'année 1919, au niveau des courants révolutionnaires en Allemagne. Le fait central qui est occulté : bien que les émeutes aient pris fin, la montée de l'USPD continue. Il comptait environ 100 000 membres début 1919. Il termine l'année avec 900 000 membres. Sociologiquement l'USPD c'est le parti des ouvriers, pères de familles syndiqués, tandis que les spartakistes ce sont les jeunes chômeurs qui reviennent du front et qui sont d'ailleurs souvent les enfants des premiers. Les premiers ont vu leurs enfants se faire griller dans les affrontements mais ils veulent quand même s'organiser pour en découdre. L'USPD avec ses 900 000 adhérents, ce n'est pas du tout un parti social-démocrate comme les bolcheviks de l'époque se l'imaginent. Il dénonce les assassins de Karl et de Rosa, c'est un parti qui a pour programme une république allemande unifiée avec des conseils ouvriers à tous les niveaux et avec une assemblée constituante à l'échelle du pays : Ils n'opposent pas les deux, ils combinent les deux. C'est un parti qui se tourne vers les Russes, dont la situation est précaire fin 1919. On sait en gros que les bolcheviks ont gagné la guerre civile. Ils proposent aux russes de créer ensemble une grande internationale révolutionnaire, alors que les Russes, qui ont déjà proclamé la troisième, entendent qu'on fasse allégeance. La démarche est un peu différente. Je pense que si on regarde les choses à l'échelle européenne fin 1919, la plus grande force révolutionnaire européenne c'est l'USPD, ce n'est pas le parti bolchevique. Qu'est-ce que le parti bolchevique en Russie en 1919, c'est peut-être 300 000 à 400 000 personnes, qui sont devenues des chefs, qui tiennent un appareil d'État dans un pays qui crève de faim, où il y a le typhus, où il y a la guerre civile partout. L'USPD a plus de gens mobilisés activement derrière

eux.

Sur la gauche il y a le KPDS, c'est Paul Lévy qui dans la clandestinité l'a réorganisé : mais il s'arrache les cheveux devant les positions des jeunes militants de son propre parti, pour qui adhérer à un syndicat ou voter dans des élections c'est contre-révolutionnaire. Paul Lévy se pose la question : comment faire pour gagner à la révolution les 900 000 ouvriers de l'USPD avec un parti d'à peu près 100 000 personnes, si tant est qu'on puisse le compter avec des jeunes loups qui ont des positions pareilles. Il va organiser un congrès clandestin à Heidelberg. Il va manœuvrer pour gagner ce congrès. Ce n'est pas aussi bureaucratique qu'on a pu le dire, parce qu'il fait une élection des délégués sur une base proportionnelle, ce qui avantage un des bastions du parti qu'est la Saxe, où là tous les syndicalistes du bâtiment de la vieille sociale démocratie sont passés au KPDS. C'est un cas unique, ceux-là ils sont syndiqués, ils ne sont pas sur les positions « *gauchistes* » - le mot apparaît justement là - sur les positions gauchistes des jeunes. Il va faire en sorte que les membres de la centrale, du comité central élu au congrès précédent, puissent voter à ce congrès de Heidelberg. Ce qui aboutit au fait qu'il s'assurait d'avoir une petite majorité sur la question suivante : ce n'est pas une question de principe que de boycotter toutes les élections et les syndicats, ceux qui le défendent n'ont pas leur place parmi nous. Il fait monter cette position. Il invite tous ceux pour qui c'est une question de principe de boycotter les élections et les syndicats à sortir. Parmi ceux qui restent, il y a beaucoup de partisans du boycott des élections et des syndicats, mais il n'en fait pas une question de principe. Voyez la subtilité. Paul Lévy essaie de se raccrocher aux branches avec ce congrès de Heidelberg, pour essayer d'avoir un PC allemand présentable en direction de l'USPD. Dans cette période, Paul Lévy, Karl Radek, avec d'autres, écrivent énormément de textes qui ne sont aujourd'hui pas réédités et qui sont à mon avis, avant même Gramsci, les premiers documents qui traitent sérieusement la question « *comment on fait la révolution en Europe* ». Etant entendu qu'on ne va pas forcément s'y prendre exactement de la même manière qu'en Russie, même s'il y a des leçons importantes au niveau de la Russie. Les gens que Lévy a exclu forment une immense mouvance qu'on va appeler le gauchisme allemand. En simplifiant cette mouvance va donner trois courants. Un courant unioniste, c'est-à-dire, qui considère que les conseils ouvriers dépassent aussi bien les syndicats que les partis avec le poète expressionniste Frank Pfemfert et Otto Rühle qui avait voté contre les crédits de guerre. Un courant qui est lié aux marxistes hollandais, Anton Pannekoek et Hermann Görter, qui considère que le rôle du parti ce n'est pas de diriger mais d'inspirer : en Occident, cela ne peut pas du tout se passer de la même façon qu'en Russie. Et un troisième courant qui est le plus baroque pour nous, qui est le courant bientôt surnommé national bolchevique, formé à Hambourg par une tendance qui considère que depuis le traité de Versailles la question d'une insurrection nationale allemande contre les pays de l'entente se pose. C'est aux conseils ouvriers d'en prendre la tête, mais il y aura toutes les classes dedans. Ce courant va assez vite tendre la main au corps des officiers et à des éléments d'extrême droite. Et quand ils commencent à épiloguer sur le nom de Paul Lévy, en insistant lourdement sur le fait qu'il s'appelle Lévy, on comprend qu'il y a des soucis à se faire sur l'évolution de ce courant-là.

Tout ça ne doit pas faire oublier que le fait dominant ce sont les 900 000 adhérents de l'USPD. Voilà l'état des forces à la fin de l'année 1919. Etape suivante : tout va rebondir à partir de mars 1920. En effet, en mars 1920 il y a un coup d'Etat, le putsch de Kapp, un agrarien prussien et le général Von Lutwitz, avec derrière Hindenburg, Ludendorff. Ce coup d'état s'explique par le fait que les forces réactionnaires de la vieille Prusse ne digèrent pas le traité de Versailles ; ils constatent que malgré la répression, le mouvement ouvrier révolutionnaire continue à progresser et que donc il faut rétablir en Allemagne un pouvoir fort de

nature militaire pour écraser ce mouvement ouvrier et pouvoir sur cette base là contester le traité de Versailles. Dans la nuit du 12 au 13 mars 1920, le putsch est victorieux. Il est au départ totalement victorieux : tout le gouvernement berlinois avec ses ministres sociaux-démocrates s'enfuit sans demander son reste. Là il va se produire un événement - sans cet événement je pense que des réactions sociales et ouvrières au putsch auraient pu se produire, mais elles auraient été dispersées - cet événement, on pourrait le baptiser « *la revanche posthume de Rosa Luxembourg* », qui défendait le mot d'ordre de grève générale pour imposer les libertés républicaines contre les tenants de la vieille Prusse. C'est un de ses pires ennemis, Karl Legien, qui disait : « *elle est folle avec sa grève générale* » et qui avait été pour l'union sacrée. C'est Karl Legien, qui va mourir à la fin de l'année, son dernier acte fort est le suivant. Il prend l'initiative de réunir les instances syndicales, de contacter l'USPD, de dire à l'USPD : « *allez chercher les spartakistes, ramenez tout le monde, on va appeler à la grève générale* ». Il trouve avec lui autour, Otto Wels, le même qui avait organisé les soldats pour éviter la révolution le 9 novembre. Le tract appelant à la grève générale, on va le signer du nom de tous les ministres sociaux-démocrates sans les consulter. Karl Legien comprend que la victoire du putsch de Kapp l'écraserait à son tour, qu'il aurait le même sort que Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, et s'il n'est pas pour une révolution à la manière russe ou à la manière des conseils ouvriers spartakistes, il est bel et bien à ce moment-là pour imposer en Allemagne une république démocratique, sans le carcan bureaucratique militaire de la vieille Prusse qui s'avère trop menaçant et dont il faut se débarrasser. Cette grève générale est totale. Cela donne des trucs dignes des Marx Brothers : le gouvernement pour faire éditer ses déclarations ne trouve pas de sténodactylo, l'impression de la monnaie s'arrête, c'est l'arrêt total. C'est décrit de façon saisissante par un grand écrivain d'extrême droite, Ernst von Salomon, membre des corps-francs, qui décrit le silence de la grève générale sur Berlin. Il décrit les mamans de la classe ouvrière qui écrasent de leurs godasses des corps-francs coincés dans un bâtiment d'une caserne du nord de Berlin. Terrifiant comme description, mais ça donne bien je pense, ce qu'a été cette situation de grève générale victorieuse. C'est le haut conseil du patronat lui-même qui dit aux putschistes : « *allez-vous-en parce que ça ne marche pas votre affaire !* ». Une fois que la grève générale est victorieuse que faire ? C'est Legien, le même, le vieux bonze réformiste social-démocrate, qui propose de former un gouvernement ouvrier avec les syndicats, le SPD, l'USPD, les communistes s'ils veulent bien. Cela ne va pas se faire : l'USPD les communistes vont hésiter. Ils vont répondre non au final. On va donc avoir un gouvernement, sans le méchant Noske, trop compromis avec les militaires, mais avec la social-démocratie, les partis bourgeois démocrates, qui va reprendre la main. Dans toute cette période, les communistes spartakistes, valeureux révolutionnaires de l'année précédente, lorsqu'il y a l'appel à la grève générale, ils ont commencé par s'y opposer. Après deux jours, ils ont pondu un appel disant la grève générale, oui ! mais surtout ne sortez pas des usines c'est trop dangereux. Ils ont été complètement en retrait. Lévy, lui, étant en prison, donc il n'a rien pu faire. Il sort de prison absolument furieux, en disant qu'on a raté une occasion gigantesque. Effectivement ils ont raté l'occasion gigantesque annonciatrice de ce qui allait se passer par la suite.

Dans l'immédiat se tient à Moscou le second congrès de l'internationale communiste, le premier congrès véritablement structurant de celle-ci, où les débats qui auraient dû s'imposer à partir des événements qui avaient eu lieu en Allemagne, vont être mis sous le boisseau en raison de l'actualité immédiate. Dans ces années-là, l'actualité immédiate c'est le fait que la Pologne a attaqué la Russie et que la Russie est sur le point de prendre Varsovie, qu'elle ne prendra jamais en fait. Paul Lévy fait partie des rares qui jettent un froid dans le congrès en disant : il ne faudrait pas vous imaginer à Moscou de voir une insurrection en Allemagne à la nouvelle que l'armée rouge a pris Varsovie. C'est ce qu'avait cru Lénine à ce moment-là. Il

a changé d'avis et a su reconnaître ses erreurs : qu'il s'était planté, il savait le dire. L'espèce d'enthousiasme à nouveau, si vous voulez, la victoire est au bout du fusil, de ce deuxième congrès fait que l'expérience allemande du printemps n'est pas discutée. Le processus qui est engagé est celui du rapprochement entre l'USPD et Moscou. Il a envoyé quatre délégués à ce congrès qui passent pour des sociaux-démocrates réformistes, alors que beaucoup d'entre eux ont une expérience du combat de rue de lutte armée pratiquement comparable aux russes. Les Russes ne s'en rendent pas compte. A l'encontre de ce que souhaitaient Paul Lévy et Radek aussi, jusqu'à un certain point, à savoir gagner l'USPD. La ligne des Russes, représentée par Zinoviev, le président de l'internationale communiste, savait tailler dans le vif de l'USPD, pour séparer le bon grain de l'ivraie. Et donc il va y avoir un grand débat dans l'USPD qui va se terminer par une grande joute oratoire au congrès de Halle en fin d'année. Zinoviev vient à ce congrès, il a comme adversaire le menchevik russe Martov. Zinoviev fait un discours fleuve qui dure 5h. C'est un très grand orateur, ce qui n'empêchait pas Paul Lévy de dire que c'est aussi un très grand imbécile de dimension européenne. Ce congrès c'est l'équivalent du congrès de Tours en France : la majeure partie de l'USPD décide d'adhérer à l'Internationale Communiste, d'adhérer à Moscou. Problème quand on regarde les chiffres : sur les 900 000 adhérents, 130 000 sont pour adhérer à Moscou et 100 000 qui ont voté contre. La majorité n'a pas voté. On est dans une espèce de hésitation, d'équivoque, parce que le parti historique qui avait failli prendre le pouvoir au printemps lors de la grève générale contre Kapp, l'USPD se déchire dans cette affaire.

Certes dans les semaines qui suivent, la fusion entre l'USPD, ayant adhéré à Moscou, et le KPDS, qui prend le nom de KPDU, exactement Parti Communiste Allemand Unifié, recrée une dynamique. Ils vont avoir jusqu'à 350 000 adhérents. Vous voyez quelle est la perte en ligne déjà, à forte dose. Voilà la situation à la fin de l'année 1920 et j'abrège différents détails croustillants parce qu'on n'aura pas le temps de les aborder. Phase suivante des événements : nous sommes donc fin 1919, début 1920. Le mouvement communiste international est dans une situation étrange, parce que ces semaines-là sont des semaines terribles pour la Russie. C'est l'invasion de la Géorgie sur décision de Staline, dans le dos de Lénine. C'est l'insurrection de Cronstadt, 40 000 morts. C'est la nouvelle politique économique (NEP), c'est-à-dire en fait on accepte le capitalisme tout en mettant quelques garde-fous et c'est la famine en Russie. Et il y a un immense parti communiste auquel on prête 500 000 adhérents, il semble plutôt que ce soient 350 000, c'est le parti allemand. Les dirigeants internationaux disent : ils ont beaucoup plus d'adhérents que n'en a jamais eu le Parti bolchévique, qu'est-ce qu'ils font ? Ils font campagne autour d'une lettre ouverte – Radek est d'accord - aux dirigeants sociaux-démocrates et syndicaux en leur disant : unissons-nous pour les revendications, pour désarmer les corps francs, pour détruire la caste des officiers et pour que l'Allemagne établisse de bonnes relations avec l'Union soviétique.

Ce qu'on appellera bientôt une politique de front unique, c'est-à-dire qui propose l'unité à ceux qui jusque-là ont toujours été désignés, avec de bonnes raisons quand même parfois, comme étant des traîtres. Cette politique de la lettre ouverte est considérée par Zinoviev – je ne parle pas de Trotsky et de Lénine qui ont d'autres occupations, ils n'ont pas eu le temps de s'occuper de cette question – comme une erreur grossière et opportuniste. Pour lui, il va falloir se débarrasser de Lévy, qui s'avère finalement trop droitier, pas assez révolutionnaire. Il va y avoir une crise produite un peu artificiellement dans ce jeune parti dans les premières semaines de 1921, due au fait que Lévy avait condamné la scission du président du parti socialiste italien en proie aux attaques des bandes fascistes. Il va d'abord y avoir Radek qui va produire une crise importante à la tête du PC allemand, mais cette crise se solde par une position unanime où le PC allemand va jusqu'à demander que les Russes envoient des gens faire des stages en Occident pour comprendre comment faire. Plus tard, à l'inverse on ira faire des stages à Moscou. Cette première phase

de la crise est suivie d'une deuxième, où l'émissaire engueulait tout le monde, et d'un autre genre un autre personnage, Matthias Rakosi, qui en 1956 sera premier secrétaire du PC hongrois. Il est celui qui fera un discours ultra répressif contre lequel se déclenchera la révolte des conseils ouvriers hongrois de 1956. C'est vraiment le petit fonctionnaire de la révolution qui vient dire aux Allemands : il faut vous aligner, ça commence à bien faire vos bêtises, vous choisissez, c'est Moscou ou Paul Lévy. Plusieurs dirigeants sont déstabilisés parce que le soutien de Moscou est pour eux quelque chose de fondamental. Ils ont déjà pris tellement de coups, vécu tellement de défaites, qu'ils ne sont pas très sûrs d'eux. Après Rakosi arrive le troisième personnage, qui va entreprendre de dynamiser le parti allemand, c'est Bela Kun, ancien dirigeant de la république soviétique hongroise. Lénine disait – je ne sais pas comment on dit cela en russe - mais la traduction est claire : « *encore des conneries (kuneries) toujours des conneries (kuneries)* ». Ce qu'il faut dire quand même, c'est que Bela Kun est un héros ; Rakosi a fini sombre canaille à la tête de la Hongrie stalinienne. Bela Kun a fini dans une cave en ayant pas parlé en 1937. Il aurait dû vivre à une autre époque, au XVIe siècle il aurait pris la tête de la cavalerie magyare et il aurait enfoncé les Turcs et les Polonais. En gros ce que Bela Kun dit aux communistes allemands : vous êtes 500 000, qu'est-ce que vous foutez, l'insurrection c'est pour tout de suite. Il les met dans un état de stress insurrectionnel et arrive une provocation policière dans la Basse-Saxe. Un préfet de police social-démocrate entreprend de désarmer, parce qu'il y a là plein d'ouvriers qui ont des armes avec ce qui s'est passé depuis des années. Il organise une campagne de désarmement avec des morts et la provocation policière est saisie par la direction du PC allemand comme l'occasion de montrer qu'ils sont de vrais révolutionnaires, qu'ils savent faire une insurrection. Cela ne marchera peut-être pas, mais au moins ils auront acquis des gros biceps et après ils seront un vrai parti révolutionnaire. C'est ce qu'on a appelé l'action de mars, un appel à la grève générale insurrectionnelle : le drapeau rouge, l'organe du parti, titre : ouvrier ! prend un fusil là où tu peux le trouver ! C'est un fiasco sanglant, il y a moins de grévistes qu'il y a d'adhérents au parti. Evidemment le patronat en profite pour faire procéder aux arrestations, licenciements, le parti perd la moitié de ses effectifs. Paul Lévy furieux, dénonce publiquement par une brochure cette aventure et il est exclu. Il écrit à Lénine, ce dernier se renseigne mais il n'a pas eu le temps d'examiner tout ça. Lénine était dans l'affaire de Cronstadt. Quand il se penche sur ce qui vient de se passer en Allemagne, la conclusion que dire Lénine c'est : Lévy a raison, mais il a tort d'avoir raison car le parti est en tellement mauvais état, ils l'ont exclu et on est bien obligés d'accepter. Donc on va organiser un congrès mondial à Moscou où on va faire passer les positions de Lévy, sans dire que ce sont les siennes, tout en entérinant son exclusion. Ce qui fait que dans l'histoire du mouvement communiste la première tendance stigmatisée comme tendance de traîtres issue des rangs du parti avant les trotskystes, ça a été les « *lévytes* ». C'est comme ça qu'on les appelle.

Cette histoire va continuer, parce que, figurez-vous qu'au congrès pendant l'été à Moscou, Lénine retourne effectivement les dirigeants Allemands un à un. Il les convainc qu'il faut avoir une politique plus calme, en fait une politique unitaire. C'est l'un des plus excités que Lénine retourne, Friedland, qui avait organisé les prisonniers de guerre allemand en Russie en 1917 et puis la propagande dans les troupes allemandes au moment du traité de Brest-Litovsk. Il revient convaincu par Lénine et il est dirigeant du parti, mais est assez vite à son tour il va se heurter aux directives des émissaires de Zinoviev. En 1921-1922, Friedland opère un rapprochement spectaculaire avec Lévy et sera à son tour exclu. Lévy ayant formé une organisation, la KAG, Communauté de Travail Communiste, qui pond la théorie suivante nouvelle. Il y a des partis ouvriers, des partis ouvriers réformistes, des partis ouvriers révolutionnaires. La social-démocratie est un parti ouvrier réformiste porté à la trahison, mais ça fait partie du mouvement ouvrier. Etant donné les attaques contre les conditions de vie et contre la démocratie qu'on subit, ça peut nous rapprocher. Pour que ce rapprochement débouche sur la révolution, il faut que l'aile révolutionnaire par une politique unitaire prenne le dessus. Il conclut en disant : sera-t-elle assez intelligente pour y arriver ? En tout cas dans l'espoir qu'elle y arrive, il crée cette communauté de travail communiste qui admet la double appartenance. On peut être au KAPD, à l'USPD, au SPD c'est-à-dire à l'inverse de la

démarche scissionniste appliquée jusqu'à présent, il présente la démarche de construction d'un parti révolutionnaire comme une démarche de regroupements. Il n'a pas regroupé grand monde à vrai dire, parce que ceux qui étaient d'accord avec lui ont voulu rester avec Moscou, avec tout le poids symbolique et matériel peut-être aussi que ça avait, mais il a quand même fait une très grosse recrue avec Friedland, dirigeant du parti jusque-là, alors qu'il avait été un bout de l'action de Mars.

Alors je vais vous dire ce que devient Friedland à la suite cette histoire. Friedland est un pseudonyme, il sera le bourgmestre social-démocrate de Berlin-Ouest plus tard de 1946 à sa mort, où lui succédera son élève politique Willy Brandt. Il va être poussé vers des positions différentes de celles qu'il avait avant. L'étape intermédiaire ayant été cette rupture de début 1922.

L'année 1922, on peut la résumer en disant que c'est la convalescence après la tragédie de l'action Mars, la saignée qui s'en suivit. On a tout au long de l'année une lente remontée du parti communiste allemand, mais aussi de l'USPD, du moins de ce qu'il en reste. Ceux qui ne sont pas allés à Moscou vont revenir à l'USPD. Lévy a été admis dans le SPD, et donc à la fin de l'année 1922 Paul Lévi se retrouve au SPD, où il y a une aile gauche qui se réclame de Rosa Luxembourg. Il n'y a pas que les ultras droitiers du genre Noske, Ebert et Scheidemann. C'est une période de convalescence où il y a tout au long de l'année des campagnes unitaires à l'occasion de grèves. Les deux plus importants épisodes unitaires, je les résume rapidement, sont ceux au printemps de la conférence des trois internationales qui a lieu au Reichstag à Berlin. La troisième, la deuxième et celle qu'on appelle la deux et demi, formée par les groupes intermédiaires tel l'USPD maintenu. Rencontre avec l'espoir théorique de refaire l'unité : il y avait tout le monde dans une réunion publique autour d'une table en forme de T. Au centre, Friedrich Adler, dirigeant de la social-démocratie autrichienne, ancien collègue d'Einstein, comme chercheur en sciences physiques. Il avait assassiné le comte Stürgkh, ministre de la guerre d'Autriche-Hongrie fin 1916, ce n'est pas un enfant de cœur, mais un social-démocrate révolutionnaire marxiste qui occupe une position centriste. A côté de lui Artur Christien de l'USPD qui était à Moscou deux ans avant mais qui n'a pas voulu rejoindre l'Internationale Communiste et le dirigeant socialiste suisse Grimm, un français Bracke-Desrousseaux de la SFIO et trois mencheviks, Martov, Dan et Abramovitz qui est aussi un dirigeant du Bund juif ? Pour le numéro deux, il y a les hommes de l'union sacrée, trois Belges, Vandervelde, qui avaient été ministres pendant toute la guerre de 14-18. Camille Huysmans, l'ancien secrétaire du bureau socialiste international et De Brucker, qui devait être maire de Charleroi. L'anglais McDonald, qui sera plus tard premier ministre, qui dérivera plus à droite. Otto Wells que nous retrouvons, un social-démocrate allemand, mais aussi un menchevik géorgien. Enfin, il y a la troisième internationale représentée par Karl Radek, avec pour le parti russe Boukharine, pour les Allemands Clara Zetkin, l'ancien ami de Rosa Luxembourg, pour les Français Louis Oscar Frossard, qui finira ministre de Pétain plus tard, pour les Italiens Amadeo Bordiga, gauchiste sincère, qui n'avait pas besoin d'être excité par les Russes pour être gauchiste, qui le restera sur une ligne pure et dure, disant que le fascisme et la démocratie c'est la même chose, ceci dit très honnête homme. Le Français Alfred Rosmer, syndicaliste révolutionnaire, ami de Trotsky, et le représentant des jeunes Voya Vuyovitch, le 21^{ème} c'est Serrat, dirigeant des socialistes italiens qui ont été virés par Bordiga, qui n'ont pas été admis à l'Internationale Communiste qui se retrouvent face aux fascistes qui les massacrent. Il va s'asseoir entre la deux et demi et la trois, ce qui fait qu'on le surnomme Monsieur deux ¾. C'est cette conférence qui a lieu dans les mêmes locaux où le conseil ouvrier s'était réuni le 9 novembre au soir. Ces locaux n'existent plus puisqu'ils ont brûlé fin février 1933 lors de l'incendie du Reichstag. Cette conférence aboutit à de grands appels à manifestations, elle a exercé une pression sur les puissances européennes qui a été exploitée au point de vue diplomatique par les Russes pour signer le

traité de Rappalo avec l'Allemagne à peu près au même moment. Radek, c'est le cerveau de tout ça, y compris dans le dos de Lénine : pour préserver l'unité de la conférence des trois internationales, il promet que les dirigeants socialistes révolutionnaires de droite qui doivent être jugés en Russie, ne seront pas condamnés à mort. Lénine est furieux, mais ils ne sont effectivement pas condamnés à mort. Ce qui montre qu'un début d'unité internationale pouvait encore à cette date avoir de l'impact sur ce qui se passait en Russie. C'est le premier grand épisode unitaire de l'année 1922. Le deuxième c'est l'insurrection en Allemagne : est-ce que c'était trop tard ? Ce que je viens de vous dire peu le suggérer, puisque le moment opportun avait été perdu, mais ça aurait peut-être pu être la session de rattrapage. Mais elle n'a pas été rattrapée. L'histoire de cet épisode a été faite par Pierre Broué et par l'historien allemand Bernardt Bayerlein. J'ai pas le temps de détailler l'aspect considérable du dispositif militaire avec une contribution de l'armée rouge qui infiltre déjà en Allemagne. Il y a des milliers d'hommes en Allemagne : c'est une préfiguration d'une certaine façon de ce que seront les brigades internationales en Espagne, on a beaucoup d'anciens de la république des conseils hongrois dans cette opération. Le plan qui est mis au point est le suivant. Les communistes vont enfin se décider à entrer dans les gouvernements sociaux-démocrates de gauche de Saxe et de Thuringe. Ces gouvernements portent le nom suivant : gouvernement de défense républicaine et prolétarienne ; ils en acceptent la formule, défense républicaine sans trop insister dessus. Ils acceptent en fait implicitement cette théorie de Paul Lévy, à savoir que les vraies révolutions sont des révolutions défensives, c'est la société qui se défend et non pas une bande de types qui veulent détruire la société. Donc ils vont rentrer dans les gouvernements de défense républicaine et prolétarienne : réunir en Saxe un congrès national des conseils d'usine, des comités de chômeurs, des comités de contrôle des prix qui vont appeler à la grève générale dans toute l'Allemagne. A la faveur de cette grève générale, les groupes armés, les centurions prolétariennes mises en place partout, vont prendre d'assaut les casernes, s'emparer des armes, prendre le pouvoir. Ils pensent qu'ils arriveront à le faire partout, sauf en Bavière. En Bavière une opération militaire sera montée : dans des articles de prospective publiés sous pseudonyme dans la Pravda, Zinoviev envisage que la suite pourrait être l'Allemagne révolutionnaires qui s'allierait avec la Russie pour attaquer la Pologne. Après il y a différents scénarios de révolution européenne, de mise en place des États-Unis socialistes d'Europe par l'alliance entre la riche Allemagne et la pauvre Russie qui sont envisagés. Le talon d'Achille du scénario, c'est que en fait, sans que Zinoviev lui-même ne s'en rende bien compte, c'est une révolution qui se fait non pas avec un parti, le KPD, mais avec et ces fameux social-démocrates de gauche qui sont au pouvoir en Saxe et en Thuringe. Cela suppose leur collaboration. Or ils ne sont pas tenus dans le secret. L'idée, c'est de les entraîner pour lentement se débarrasser d'eux. C'est l'idée de Zinoviev, après il faudra que ce soit comme en Russie. C'est avec cette idée d'ailleurs qu'il se piège lui-même. Donc le scénario vers les 20-21 octobre va se dérouler jusqu'à la conférence des conseils d'usine en Saxe, mais lors de cette conférence le gouvernement social-démocrate saxon ne veut pas lancer un appel immédiat à la grève générale. Alors là, l'interprétation de l'historien Pierre Broué, qui est ma principale base de départ, de même des années après qui a cours dans l'historiographie communiste ou trotskiste, consiste à dire que cela a été raté. De peu, car les social-démocrates de gauche sont restés des social-démocrates, peut-être pas des traîtres mais en tout cas des gros mollasses. En y regardant de plus près c'est un peu plus compliqué parce que les social-démocrates de gauche avaient une proposition alternative : ils n'étaient pas contre la grève générale mais contre la grève générale le lendemain matin. Ils disaient : il faut faire une ultime démarche unitaire tous ensemble, spectaculaire, auprès du président de la république de Weimar, Friedrich Ebert, social-démocrate lui-même, en disant : on vous ordonne d'écraser les bandes National-Socialistes, de reprendre le contrôle de la Bavière, d'écraser l'extrême droite, de détruire le corps des officiers (toujours cette question du cœur

de l'appareil d'Etat). Ebert va sans doute refuser, mais en faisant cette démarche, on aura une légitimité à l'échelle de tout le pays et on pourra appeler à la grève générale. C'est une affaire de 3 ou 4 jours. Le vrai désaccord était là-dessus. Or, comme le dispositif insurrectionnel mis au point à Moscou, avait été mis en route, il était déjà prévu de prendre tous les commissariats, les casernes etc. Le lendemain, lundi matin, la conférence avait lieu un dimanche, le problème c'est que cela a été mis en route sans consulter les social-démocrates de gauche. Maintenant il fallait les décommander et c'est ça qui entraîna un fiasco. Le dispositif insurrectionnel plus ou moins artificiel, il a fallu le décommander au dernier moment. La tragédie, c'est que le contre-ordre n'est pas arrivé à temps à Hambourg : les communistes allemands ont pris le pouvoir et, isolés, ils ont été écrasés.

Les grandes poussées insurrectionnelles en Allemagne prennent fin à ce moment-là. Je conclus en essayant de le faire une conclusion allant au-delà du caractère peut-être hyper événementiel. Je suis pour l'histoire événementielle, mais quand les grandes tendances se dégagent des événements, là il faut qu'on prenne un peu de recul à l'échelle de l'histoire du XXe siècle et de nos propres vies. Je ne voudrais pas non plus donner l'impression que toutes les carottes sont cuites fin 1923, il va se passer bien d'autres choses dans l'histoire du XXe siècle, à Barcelone, à Budapest, à Paris etc. A Barcelone en 37, à Budapest en 56, à Paris en 68 etc. Mais quand même, suite à ce fiasco allemand, il y a deux personnages-clé qui sont sur les rails, pas n'importe qui, Adolf Hitler, qui va faire son putsch manqué de la brasserie quelques semaines plus tard. Il va avoir une prison dorée où il écrira *Mein Kampf* : son dispositif est en place. Le personnage qui est installé de fait dans une position de pouvoir, qu'il avait déjà, mais qui aurait été tout naturellement ébranlé. Puis on en aurait plus parlé si la révolution avait triomphé en Allemagne, c'est Staline. Donc quand même, de cet avortement allemand, nous héritons d'Hitler et de Staline.

Les acteurs de la seconde guerre mondiale et de la division du monde en deux se mettent en place. Cet ordre mondial s'est effondré en 1989, puis avec le krach boursier pour ce qui est des Etats-Unis depuis 2008, un ordre qui n'a implosé que maintenant. Qu'est-ce qui s'est noué en Allemagne à cette époque ? Le problème, c'est une drôle de manière de s'exprimer, mais le problème c'est ce qui n'est pas advenu par cette révolution allemande. C'était cela à quoi pensait Marx et puis Lassalle, et puis même Bakounine, au fond c'était la révolution du cœur de l'Europe. C'était là où les marxistes attendaient une révolution. C'était celle que Rosa Luxembourg considérait comme la révolution de l'immense majorité, réalisée pour l'immense majorité, une révolution démocratique, une révolution, qui si on n'en avait vraiment compris les tenants et aboutissants en 1923, était une révolution à plusieurs partis, avec libre débat. Non pas à l'image de ce que la Russie est devenue très vite. Voilà ce que nous avons perdu.

Denis Collin :

Je crois effectivement que toutes les questions que tu as abordées sont pas seulement des questions d'historien, encore que sur ce point l'histoire événementielle est très utile. On a appris beaucoup de choses dans cette conférence sur une période, qui au fond est absente. Qui a entendu parler de la révolution allemande dans les cours du soir par exemple. Effectivement cette manière d'aborder le sujet, pose de très nombreux problèmes. Le plus important c'est le rapport entre ce qui se passe en bas et les expressions politiques, le rôle des individus dans l'histoire. On est confronté à cette question. On l'a été en 1968. Une deuxième chose, c'est de comparer cette situation allemande du lendemain de la première guerre

mondiale - situation difficile pour tout le monde - avec la situation actuelle, notamment ce qu'est devenu le mouvement ouvrier. Le deuxième point sur lequel faut réfléchir, c'est pourquoi ce mouvement ouvrier européen est très loin de ce qu'il pouvait être à l'époque.

VP : (*silence dans la salle*)

Si les interventions ne viennent pas, je vais ajouter une toute petite louche sur un petit épilogue de cette histoire, c'est ce que Paul Lévy, sur lequel j'ai beaucoup insisté, est devenu par la suite. Il est donc député social-démocrate de Saxe pour le restant des années 20. Il s'est spécialisé dans la lutte antinazie. Comme il est avocat, il organise des procès, et dans un procès contre Hitler en 1926, il a démontré que la société française de l'Oréal - je crois qu'elle est baronne - madame de Bettencourt, finançait les nationaux-socialistes allemands. Paul Lévy en 1930 dans un accès de fièvre est tombé de sa fenêtre. Cette version paraît toujours étonnante mais c'est la version retenue. Le Reichstag allemand lui a rendu hommage avec ce paradoxe, en tant que défenseur de la république, parce qu'il s'était défini comme partisan de la défense républicaine, prolétarienne et culturelle contre les barbares qu'étaient les nazis. Un hommage du Reichstag et une minute de silence qui a été boycotté par les groupes parlementaires nazis et communistes. Voilà la mort de Paul Lévy, qui, quelques semaines avant avait écrit à Trotsky. Et Trotsky exilé s'était dit qu'il fallait lui répondre, mais que pour l'instant cela lui semblait impossible. C'était trop ennuyeux par rapport à l'URSS. Donc il n'a jamais répondu.

Intervenant :

Qu'est-ce qu'on fait les partis à la gauche du parti autre qu' en Allemagne, en France, en Angleterre, qu'est-ce qu'ils ont fait pour aider les allemands ?

VP :

Je vous ai parlé que de l'Allemagne aujourd'hui, mais il se passe plein de choses dans ces années-là. On ne peut pas dire qu'ils n'aient rien fait, mais disons que l'Allemagne c'est le centre, c'est l'épicentre autour duquel tout tourne. Par exemple l'année 1923, c'est une année décisive pour le parti communiste français, c'est celle que l'historien Philippe Robrieux appelle celle où aurait pu naître un bolchevisme à la française, à travers le fait qu'ils ont essayé une intervention dans l'armée dans la Ruhr. On a même une partie du syndicalisme réformiste, avec un dirigeant de syndicats hollandais Edo Fimmel, dirigeant l'internationale des transports qui prend fait et cause pour la Russie. Il propose d'aller vers des Etats-Unis d'Europe. Donc tout bouillonne autour de l'Allemagne, c'est une réalité. Une victoire révolutionnaire en Allemagne n'aurait pas été suivie tout de suite en France en Angleterre parce que quand même la guerre est proche mais cela aurait eu des conséquences après.

Sans doute il s'est passé des événements en France en 1924 sous le cartel des gauches, mais le pays dont le destin était directement connecté à l'Allemagne c'est la Russie, pour le meilleur et le pire, avec une connexion dans les deux sens, avec entre les deux la Pologne.

En Angleterre les communistes n'étaient pas très forts : ils étaient divisés dès le départ parce qu'ils provenaient de la gauche du Labor party. La conclusion à laquelle j'aboutis en étudiant cette période, c'est que les courants révolutionnaires dans ces années-là, même dans ces années-là, je dirais ne se réduisent pas aux communistes. Il y a une tentative, une poussée vers le regroupement des uns des autres. L'USPD allemand n'est pas un parti communiste au strict sens du terme. En Espagne, il y a les anarchistes. De la même façon en Angleterre, on avait des syndicalistes travaillistes mais très à gauche selon nos critères actuels. Donc ça bouillonnait partout. En Italie, on avait les socialistes maximalistes etc. Au-delà de l'Allemagne c'est tout ça qu'il faudrait restituer.

2^{ème} Intervenant :

J'aimerais savoir si la gauche révolutionnaire allemande est morte à Hambourg en 1923 ou s'il y a justement encore des groupuscules...

VP :

Elle s'est pris un grand coup en 1923, dans l'interprétation que je vous ai donnée. Vous avez l'interprétation qui l'a fait mourir dès 1921. C'est celle des partisans du courant conseilliste de la branche hollandaise, qui avait organisé un parti communiste ouvrier allemand qui disparaît à peu près après 1921. Mais on va retrouver toutes ces composantes et le plus épouvantable c'est que, face à Hitler au début des années 1930, on trouve une caricature de ce que je vous ai raconté. On trouve une social-démocratie installée dans ses maisons du peuple et ses municipalités qui est persuadée qu'il ne peut rien lui arriver. Et un parti communiste, parti passoire, qui recrute des jeunes chômeurs dont certains passent chez les nazis après. L'unité est beaucoup plus difficile encore, parce que sociologiquement, les deux s'opposent. Alors même dans cette situation, il y a eu des courants révolutionnaires de différentes étiquettes, Trotskystes, Zinovievistes ou ultra gauche dans le PC allemand, une scission de la social-démocratie avec le SAP, le parti socialiste ouvrier allemand qui passe de 10 000 membres en décembre 1932 à 35 000 en mars 1933. Voyez les dates, c'était trop tard. Le parti Socialiste Ouvrier Allemand est issu de cette gauche sociale-démocrate qui était composée de gens comme Paul Lévy, qui en fait avaient été les fondateurs du communisme allemand. L'histoire ne s'est pas terminée là, mais ils ont perdu en 1923. Après 1933, Hitler les a tous tués, et pis ce qu'Hitler n'a pas tué, Staline s'en est occupé.

3^{ème} Intervenant :

Après 1933 ?

VP :

Après 1933 c'est l'histoire d'Hitler. Le sujet aujourd'hui, c'est la révolution qui a raté. Après c'est la punition qui arrive et la punition est terrible. Le PC allemand s'est effondré devant Hitler. Il fut en partie noyauté, en partie il s'effondra sans combat, même si, il y a des militants, des secteurs qui ont combattu, mais en tant que tel il s'est effondré. Les militants réfugiés en URSS ont souvent été livrés à Hitler suite au pacte

Hitler-Staline. En assez grand nombre et pour les survivants qui ont reconstitué un parti, ils n'ont pu vraiment le faire que dans la zone occupée par l'armée rouge donc la future RDA. Là, il y a eu une fusion forcée avec la social-démocratie qui s'est faite. Il y a un personnage qui joue encore un rôle c'est Georges Lebourg, il avait 97 ans et il a servi à appuyer la fusion qui donnera naissance au Parti Communiste de la RDA. Je ne suis pas convaincu qu'un parti qui a été finalement un appareil d'État dictatorial, oppressif puisse être considéré comme l'héritier de ce dont je vous ai parlé. J'ai même tendance à penser que l'aspect du problème c'est que non, ce n'était pas les héritiers. La preuve d'ailleurs s'ils avaient vraiment voulu restaurer toute cette histoire, alors certes il y a des timbres émis avec les portraits de Karl et de Rosa, mais toute cette histoire n'a pas été restituée.

Paradoxalement, même la social-démocratie allemande telle qu'elle se reconstitue en 1945 à quelque chose du passé encore, quand elle est reconstruite par Kurt Schumacher qui sortait directement d'un camp de concentration. C'est par la suite avec le congrès de Bad Godesberg, qu'elle va vraiment rompre avec son passé. La rupture porte, non pas sur la reconnaissance de la lutte des classes – il y a déjà longtemps qu'ils voulaient réconcilier les classes – mais sur la forme de l'État. On retrouve cette question de la forme de l'État, c'est-à-dire faire une république démocratique en Allemagne, c'est à ça que SPD renonce en fait à Bad Godesberg. Il accepte la forme fédérale avec l'ordo-libéralisme, intégrant les comités d'entreprise, les syndicats, les églises au fonctionnement de l'État.

Denis Collin :

Die Linke, est ce que tu peux dire un mot dessus : est ce qu'il y a un rapport avec toute l'histoire que tu as décrite ?

VP :

J'ai toujours été très sceptique sur Die Linke, non pas sur le discours mais en raison de l'origine de ce qu'était le parti officiel de l'Etat de RDA, comme je le disais tout à l'heure. Même si ce ne sont pas les pires de l'ancienne RDA qui ont monté Die Linke, il y a quelque part une continuité revendiquée qui me pose problème. Après je pense qu'il y a une recherche en Allemagne dans ce parti et au-delà de réminiscences de toute cette période. Il y a des historiens qui ont fait tout un travail en Allemagne. Au niveau des historiens c'est pas inconnu quand même, il faut pas non plus noircir le tableau, tout ça a été étudié, examiné sous divers angles, mais le problème est beaucoup plus vaste que ça. Comment le peuple allemand et le mouvement ouvrier allemand – on a tous ce problème aussi, ils l'ont particulièrement eux – ne parvient pas à se ressaisir de ce passé occulté ? Il ne s'agit pas de refaire ce passé, mais d'être à la hauteur du passé. Cela fait un peu chauvin français que dire qu'ils n'ont pas été à la hauteur, je préférerais dire qu'ils se sont pris tellement de coups de marteau pilon sur la tête que, pour moi, c'est dur de se remettre. Le dernier coup de marteau pilon étant le plan Harz, mesure d'hyper-austérité décidé par la social-démocratie au début du siècle actuel. Cela finit d'enfoncer le clou. Mais n'empêche - je suis peut-être optimiste - mais je pense qu'il y a des traces qui demeurent. Quand vous voyez la biographie de ceux qui ont survécu, vous trouvez - le nom ne revient pas - mais vous trouvez tel ou tel de ces personnages, dans les syndicats allemands en 1950-1960. De même qu'en France, notre vieille hérédité jacobine

syndicaliste révolutionnaire est toujours là. Il doit y avoir de cela en Allemagne, mais il faut encore plus gratter.

Intervenante :

Si je reprends ce que tu dis, j'ai l'impression qu'on a le choix de refaire le chemin à l'envers. Il y a eu des millions de personnes qui ont été impliquées dans des structures politiques, qu'est ce qu'il en reste aujourd'hui en Allemagne et chez nous en France...

VP

Ce qui fait la force des années que je vous ai résumées, c'est l'héritage de la social-démocratie allemande. C'est-à-dire qu'on avait une contre-société, les prolétaires allemands vivaient majoritairement dans la social-démocratie, ils n'avaient pas la télé, Ils avaient des réunions le soir, des chorales, des clubs de lecture, c'était la social-démocratie. Le KPD avait des traits du même genre, des partis qui ont des effectifs énormes, 900 000 500 000 etc. Hitler a écrasé tout cela. Après pour résumer, il y a eu la télé, les mass media etc. donc l'organisation collective de classe, même si c'est vrai qu'il y a quand même toujours des syndicats, elle a sérieusement reculé. Il ne s'agit pas d'être nostalgique, on ne va pas reconstituer cela, mais par contre pour constituer quelque chose faut qu'on se ressaisisse culturellement de ça.

Intervenante :

L'idéologie dominante est bien plus forte encore et c'est aujourd'hui est encore plus difficile à surmonter...

VP

J'en sais rien honnêtement j'en sais rien. Les formes étant différentes, est ce que l'obstacle est plus difficile ? Il y a de l'eau qui a coulé sous les ponts et des déceptions... Pour faire un peu la synthèse, je crois que il n'y a pas lieu d'être pessimiste sur ce que la spontanéité peut faire, y compris via les réseaux sociaux etc. On va avoir, on a eu des merveilles de spontanéité. Le problème, c'est ce que l'intervenant disait tout à l'heure, pour que la spontanéité dure et aboutisse à quelque chose de durable et la relation entre les organisations et la spontanéité. C'est ce problème-là qui a été beaucoup plus massacré et sur lequel il y a plus matière à être pessimiste. C'est le défi qu'on a pour le XXIe siècle...